

ETIENNE RAISSON

## Petites existences en nouvelles

NATHALIE HERVIEUX

On ne lit pas beaucoup de nouvelles et pourtant ce genre bref se glisse particulièrement bien dans nos emplois du temps surchargés. La sortie toute récente de *La porte souterraine*, première publication d'Etienne Raison, est l'occasion de (re)découvrir une façon différente de lire - touche par touche, d'une traite ou dans le désordre. Si l'hétérogénéité du recueil témoigne certes de la jeunesse de l'écrivain, elle est aussi le signe d'un talent généreux qui s'essaie: il construit à partir d'un fait divers, d'une photographie, puise dans le registre fantastique ou imite la musicalité du conte.

Au cœur de cette arborescence, un fil rouge, pourtant, se devine. Nombre des nouvelles esquissent des vies, tâtonnantes ou aveugles, dans des contextes difficiles. L'empathie de l'écrivain s'y exprime avec talent dans sa capacité à adopter le point de vue et le langage de ses personnages - petites gens, anti-héros, enfants et marginaux qui tous aspirent à un sens plus ou moins glorieux pour leurs existences. Dans un monde où la violence subie ou commise joue un rôle prédominant, le recours à l'imaginaire s'impose comme l'unique salut.

**Tour à tour** bouleversantes et touchantes, ces nouvelles interpellent le lecteur à bien des égards. Lorsqu'elles nous sont directement adressées, elles peuvent même se faire le lieu d'une performance dans le genre du «livre dont vous êtes le héros». Ailleurs, on s'aventure dans une écriture du jeu qui ne dit pas son objet, débutant sur une bizarrerie à laquelle le nouvelliste nous rend attentif, se poursuivant par une enquête qui peut dévier ou se taire. Et la syntaxe, alambiquée, rythmée, oblige à un réajustement constant de la lecture - une invitation toute poétique à une qualité d'attention plus grande qui déjoue nos automatismes de compréhension. En définitive, cette jeune plume, bien qu'inégale et encore tourbillonnante, annonce un bel avenir qu'on espère toujours ancré dans le genre qui l'a vu naître et qui lui sied si bien... de même qu'à nous. I

> Etienne Raison, *La porte souterraine, nouvelles*, Ed. Gallimard, 127 pp.

CHRISTOPHER DUGGAN

## Engouement pour le Duce

Dans une excellente monographie, Christopher Duggan, professeur d'histoire italienne à l'Université de Reading, se penche sur la passion longtemps éprouvée par les Italiens à l'égard de Mussolini. S'appuyant sur des fonds d'archives inexploités, journaux intimes, lettres rédigés entre 1920 et 1945 par des personnes venues de tous les horizons de la Péninsule, il livre une sorte de radiographie de l'Italie fasciste. Hôteliers, paysans, institutrices, jeunes soldats, simples employés et autres gens ordinaires, ils évoquent les grands événements qui ont ponctué la période: marche sur Rome, campagnes militaires en Afrique, Seconde Guerre mondiale.

En rejaillit l'immense rayonnement dont a pu jouir le dictateur, promu homme providentiel, omniscient, doté de pouvoirs exceptionnels sous une allure de paysan au regard franc et droit. Image d'un homme efficace, perçu comme un redresseur de torts, flattant le mythe d'une Italie régénérant l'Europe décadente. Le retournement de l'opinion se dessine en juillet 1943 avec la démission de l'homme fort. Jusqu'à la troublante explosion de rage accompagnant la chute finale du leader charismatique, vomi et voué aux gémonies souvent par ceux-là mêmes qui l'avaient adoré. AF

> Christopher Duggan, *Ils y ont cru. Une histoire intime de l'Italie de Mussolini*, trad. de l'anglais par Cécile Dutheil de La Rochère, Ed. Flammarion, 489 pp.

# Autoportrait d'une grande dame

**Doris Lessing.** Auteure du mythique «Carnet d'or», la lauréate du Nobel 2007, née en Perse en 1919, revient à ses années de jeunesse et au nœud familial, le creuset de son œuvre.

ALAIN FAVARGER

## d

Disparue en novembre 2013, à l'âge vénérable de 94 ans, elle chérissait sa vieille maison de West Hampstead, dans la banlieue de Londres. Murs de brique ocre et rouges, fenêtres-guillottes, colonnes blanches. L'enveloppe d'un antre bourré de livres, de tableaux et de tapisseries. Havre ultime d'une vie mouvementée, commencée au Moyen-Orient à Kermanshah, en Iran, poursuivie ensuite en Rhodésie, pour une longue étape décisive, avant l'installation définitive en Angleterre après la Seconde Guerre mondiale.

Dans son œuvre abondante, miroir tendu des luttes politiques et des aspirations féminines de son temps, Doris Lessing a souvent évoqué ses origines et son parcours personnel. A l'instar des deux volumes très détaillés de son autobiographie, *Dans ma peau* (Albin Michel, 1995) et *La marche dans l'ombre* (Albin Michel, 1998), bréviaire intime couvrant les quarante-trois premières années d'une vie trépidante, marquée par l'échec de deux mariages, l'expérience de la maternité et de l'engagement politique. Aux côtés du parti communiste, sous l'influence de son deuxième mari, Gottfried Lessing, un Allemand antinazi exilé en Rhodésie. Un choix politique qualifié plus tard de «décision névrotique, comme si j'avais été droguée ou hypnotisée».

Plutôt âpre, provocatrice et directe, Doris Lessing n'a jamais hésité à fustiger le monde comme à battre sa coulpe et reconnaître ses propres contradictions. «Ainsi, je m'étais mariée la première fois parce que les tambours de la guerre résonnaient et j'avais eu des bébés alors que je n'en voulais pas.» Pulsions et repentirs de jeunesse, on peut en prendre la mesure dans *Filles impertinentes*, jusque-là inédit en traduction française. Publié au milieu des années 80, chez Granta, ce texte est une sorte de flash-back cinglant. L'esquisse de l'ample autobiographie publiée dans la décennie suivante. Et en tout cas, pour le lecteur francophone d'aujourd'hui, une introduction idéale à l'univers de la romancière.

### Tourments du père

En quelques phrases et paragraphes d'une belle véhémence, l'essentiel passe et emporte l'adhésion. «Il semble qu'il m'ait fallu une vie pour comprendre mes parents, au long d'un chemin jalonné de surprises.» Resurgit



Doris Lessing en 2007, devant sa maison de West Hampstead, alors que des journalistes lui annoncent que le Prix Nobel de littérature vient de lui être attribué. KEYSTONE

l'image du père, le capitaine Tayler, un homme droit, profondément anticonformiste, désireux après la guerre, dont il est revenu amputé d'une jambe, de fuir une Angleterre trop morose à son goût. D'où le poste de directeur de banque qu'il occupe en Perse où naissent sa fille, «bébé hurlleur et affamé», et, deux ans et demi plus tard, Harry, le «bien aimé».

Mutation à Téhéran, bonheur de la mère, qui trouve à y assouvir ses élans mondains, tourments du père, meurtri par le traumatisme de la guerre, la vie s'égare au rythme de la petite colonie anglaise. Un épisode grandiose est en 1924 le congé sabbatique du père qui emmène toute sa tribu en Angleterre via la Russie en pleine gabegie bolchévique. Puis dès 1926, changement complet de décor: les Tayler partent en Rhodésie, y deviennent fermiers et c'est pour la jeune Doris le contact étroit avec la nature, le veld, les mystères de la brousse, les couleurs de l'Afrique. Le père y trouve une forme de renaissance,

la mère en revanche finit par s'y morfondre, en proie à la mélancolie, privée de la vie sociale qu'elle adore tant.

### Aigreur de la mère

Tout le récit est dominé par ce portrait antithétique des parents. D'un côté, le père introverti, bientôt obsédé par la recherche de l'or, toujours hanté par la douleur à laquelle s'ajoute le spectre du diabète. De l'autre, les migraines de la mère, hargneuse à l'égard de son mari car elle aimerait briser son isolement, fuir la torpeur du veld. Entre deux grandissent les enfants avec beaucoup de tensions mère-fille, même si Doris reconnaît les qualités d'éducatrice de celle qui lui a donné le jour. Dysenterie, malaria et autres maux passent aussi par là comme la révolte de l'adolescente qui s'habille à la diable, lit tout le contraire des livres convenables, multiple les persiflages. Sur le colonialisme, la muflerie des Blancs, la misère des Noirs.

Pour se soustraire à l'asphyxie et à l'aigreur maternelle, Doris devient

jeune fille au pair, puis employée au central téléphonique de Salisbury. Avant de se marier tôt, à dix-neuf ans, de faire deux enfants et de divorcer dans la foulée. Remariage, nouvelle grossesse, divorce bis. Une vie chahutée qui n'empêche pas la jeune femme d'écrire. Quand sonne l'heure du retour en Angleterre, fin des années 40, après la mort du père, la mère devient un temps la secrétaire de sa fille romancière. Paradoxe et brève réconciliation, la mère repartant deux ans plus tard en Rhodésie vivre près de son fils.

En deux temps, trois mouvements tout semble être dit: l'amour, la joie, les occasions manquées, les malentendus, la tristesse de voir le père souffrir, la mère s'aigrir. Le banal, l'extraordinaire, tout ce qui forge un destin d'écrivain et de femme franche, entière. I

> Doris Lessing, *Filles impertinentes*, trad. de l'anglais par Philippe Giraudon, Ed. Flammarion, 137 pp.

AIAT FAYEZ

# Vite, se débarrasser de son teint mat!

GHANIA ADAMO

Une filiation que l'on n'assume pas, un pays natal que l'on méprise et une langue maternelle que l'on veut oublier. Tout un programme! Pour l'exécuter, une solution: changer de personnage. Quitte à se faire violence, pour ne pas dire à s'humilier. Là est la condition d'intégration pour un immigré qui répond au nom d'Aiat Favez. Là est aussi le drame de cet écrivain iranien qui a choisi la France pour y faire des études de philosophie, et qui s'oblige à quitter le pays dix ans après, en 2010, afin d'échapper à la xénophobie et à son pendant, l'exclusion.

Quand on dit «drame», ce n'est pas exagéré, même si l'humour guette au détour de chaque page et donne une tournure tragi-comique à cette farce existentielle

que se joue Aiat Favez dans *Un Autre*. Un roman au titre éminemment théâtral qui, sous les atours d'une histoire à l'eau de rose, suscite à la lecture un malaise. Sur le devant de la scène donc, l'auteur lui-même, également narrateur de cette histoire singulière où le travestissement joue un rôle majeur.

Chercheur dans un laboratoire de philo à Paris, le narrateur a le bégain pour une jeune joueuse de tennis russe, Anna, 26<sup>e</sup> mondiale, attirante et désirable, valeur marchande cinq millions de dollars, valeur au lit tout aussi respectable, valeur intellectuelle, zéro. Anna, travailleuse acharnée, participe au tournoi de Roland-Garros. Aiat l'a déjà vue jouer et n'espère qu'une chose: faire sa connaissance. L'occasion se présente, miraculeusement. Pour être à la hauteur

du miracle, il se débarrasse de toutes sortes d'engagements identitaires (teint mat, cheveux, poils et yeux noirs) pouvant trahir une quelconque «étrangéité» (sic). Epilation intégrale, lentilles bleues et coloration des cheveux feront donc l'affaire, autant qu'un changement de nom. Aiat devient Alain, et Favez, Fayer. Se relooker à mort. L'intégration s'obtient à ce prix, le cœur et le corps d'Anna aussi.

**Anna se conquiert** comme on conquiert un pays. Elle est cette terre d'accueil pour un immigré en mal de reconnaissance. Lorsqu'il veut l'aimer, Aiat/Alain dit «je la pénètre», comme s'il pénétrait un territoire. Plus loin il racontera, à l'occasion de quelques coups de raquette échangés avec elle, «je m'ef-

force de mettre la balle à l'intérieur du court». La phrase recèle une double image, sportive et sexuelle. Mais elle peut revêtir également un sens politique. Elle dit alors la crainte de l'exclusion: surtout ne pas rester sur la touche. Ce qu'il faut, c'est se maintenir à l'intérieur du périmètre de jeu. Et le jeu consiste ici en un immense mensonge. Devenir «un autre» pour plaire à Anna, qui ne pardonnera pas le mensonge auquel s'est soumis pour elle, et seulement pour elle, l'immigré. Alors que faire? Expliquer? Mais expliquer quoi, qu'on a tenu à acquérir la liberté en voulant être ce qu'on n'est pas? Comment faire comprendre cela à Anna qui ne pense qu'à sa reconnaissance mondiale, alors que lui, Aiat, se masque pour pouvoir exister? I

> Aiat Favez, *Un autre*, Ed. P.O.L., 176pp.